

Jean-Claude Guillebaud, une foi qui ne s'éteint pas.

Isabelle de Gaulmyn , le 14/09/2017
La Croix

Témoignage. Après avoir raconté son retour à la foi, l'ancien grand reporter s'interroge sur ce qu'il en reste dans notre société actuelle.



Pour l'auteur, le christianisme a encore beaucoup à donner à la société française. /
John Foley/Opale/Leemage

La Foi qui reste, de Jean-Claude Guillebaud, L'Iconoclaste, 242 p., 15 €

Ouvrir un livre de Jean-Claude Guillebaud, c'est retrouver un ami, reprendre la conversation là où on l'avait laissée. On avait ainsi été touché par le retour à la foi de

l'ancien grand reporter (*Comment je suis redevenu chrétien*, 2007) et on lit souvent ses chroniques d'« observateur-acteur » sur le christianisme.

On partage alors, « en ami », ses coups de cœur, comme ses inquiétudes. Et celles exprimées dans *La Foi qui reste* sont nombreuses. Que l'on se rassure, le « redevenu-chrétien » l'est resté, comme l'indique le titre du livre.

Mais il n'empêche, la foi est mise à rude épreuve : raréfaction des prêtres, églises à moitié vides, mise au ban des religions... Il en résulte des crispations, que l'auteur fustige, et la tentation des croyants de se réfugier dans une citadelle.

Le déplacement et non l'immobilisme

Alors Jean-Claude Guillebaud convoque saint Augustin et Bernanos pour rappeler les chrétiens à leurs évangiles. « *Nous sommes des voyageurs*, écrivait le grand saint d'Hippone, *qu'est ce que voyager, je le dis en un mot : avancer.* »

Le déplacement, donc et non l'immobilisme : « *Une foi sûre d'elle-même, purifiée, comme on dit, ne se cache ni ne s'étale, elle n'a pas peur* », ajoute l'essayiste. Parce qu'au fond, comme le disait Bernanos, « *le grand malheur de ce monde, la grande pitié de ce monde, ce n'est pas qu'il y ait des impies, mais que nous soyons des chrétiens si médiocres* ».

RELIRE : Jean-Claude Guillebaud : « La gauche a ignoré le changement du monde »

Pour l'auteur, c'est à nous, chrétiens, de témoigner de la nouveauté du message de l'Évangile. D'utiliser la force de la parole, du langage biblique, dans un monde qui justement a dévoyé le langage, explique encore ce disciple de Jacques Ellul.

De ce point de vue, on ne peut que le rejoindre lorsqu'il regrette le manque d'enthousiasme des catholiques pour une personnalité comme le pape François : « *Quel blocage, quelle paresse mentale, quelle lassitude y font obstacle ?* » s'interroge-t-il sans fard.

L'optimisme de Guillebaud

L'auteur ne craint pas de déplorer les célébrations de nos églises aux cantiques ânonnés et aux prêches assoupissants, mais c'est pour réclamer, au final, une plus forte exigence. Il en va de l'avenir de notre pays : « *Une démocratie peut-elle vivre hors*

valeurs, et où les chercher si les religions qui en étaient les pourvoyeuses disparaissent ? »

Le christianisme a tant à donner encore à la société française... À condition de ne pas se faire enfermer dans la case catholique, et de ne pas laisser la religion être instrumentalisée par des conservateurs qui n'en prennent que le corset.

RELIRE : Jean-Claude Guillebaud : « Le reportage se porte bien »

Vaste programme, mais Guillebaud est optimiste : si l'appareil clérical est en crise, la communauté catholique est riche de personnalités, d'initiatives, de générosité. « *Le message évangélique attend autre chose de nous, et de notre foi qui reste.* » Ce même souffle d'espérance traverse tout ce livre, mêlant enthousiasme et curiosité.

Pouvoir transmettre, sans imposer

Même si le ton se fait plus grave à la fin. Comme chacun de nous, Jean-Claude Guillebaud est taraudé par le problème de la transmission. Souffrance collective pour des chrétiens qui craignent de « *devenir rapidement des zombis* », et qui « *ne seraient plus que d'hypothétiques chrétiens culturels n'ayant hérité de leurs parents qu'une "gentillesse", sans lien direct avec l'Évangile* ».

Souffrance plus intime, aussi, d'une génération qui s'inquiète sur sa propre responsabilité dans l'absence de ce chaînon de transmission. Avons-nous été à la hauteur ?, s'interroge-t-il avec honnêteté. Il faut pouvoir transmettre, mais sans imposer. Savoir faire place à la proposition et à l'exemplarité. Sinon, que restera-t-il de la foi ?

Parfois, il faut accepter de ne pas pouvoir répondre, de se retirer pour réinvestir en silence « *le château de notre âme* ». Mais il ne faut jamais s'arrêter. Car la foi est toujours cheminement, mouvement, puisque, comme le chuchote le grand Maurice Bellet, « *ce qui reste, c'est ce qui vient* ».